Collège Saint-Joseph

MEMRAMCOOK, N. B.

PROSPECTUS

I.—Cet établissement est sous la direction des Religieux de Ste. Croix.

II.—Les matières qui y sont enseignées forment deux cours distincts : le cours commercial et le cours classique. Le cours commercial comprend quatre années ; le cours classique est de cinq ans.

III.—Nul élève n'est admis au cours classique qu'il n'ait complété son cours commercial. Les langues française et anglaise y sont l'objet d'une égale sollicitude.

IV.—Conformément aux règles de l'établissement, l'instruction classique communiquée aux élèves sera assaisonnée de l'esprit chrétien à interpréter au point de vue religieux.

V.—Un élève arrivant d'un autre établissement devra présenter un certificat de bonne conduite de la part du président du dit établissement.

VI.—Les lettres et envois adressés aux élèves, ou expédiés par eux, sont soumis à l'inspection du Président ou de son délégué.

VII.—Les parents recevront à chaque terme un bulletin constatant les progrès, l'application la conduite, la santé, ainsi que les dépenses de leurs enfants.

VIII.—Les élèves qui n'arrivent qu'après la rentrée régulière ont droit à une déduction de prix pour le temps écoulé ; mais tout mois commencé doit être payé en entier.

IX.—On reçoit des élèves à tout temps de l'année.

X.—Les paiements se font en quatre termes, invariablement d'avance, en or ou en argent ayant cours.

XI.—Les religieuses donnent leur attention au soin et à la propreté des jeunes enfants aussi bien qu'au linge des élèves en général.

Les demi-pensionnaires couchent au Collège, paient cinquante centins pour l'usage du lit.

Pour plus amples informations s'adresser à

A. ROY, C. S. C., Président.

Hotel Terrace,

(Tout près de la station du chemin de fer)

Shediac, N. B.

Commodément situé au centre de la ville et confortablement meublé à neuf. Bonne table, bonnes chambres et bons lits. Bonne grande écurie pour les chevaux.

Repas à toute heure. Pension à la semaine ou au mois. Prix modérés. Voyageurs, venez à la Terrace.

Philippe F. Melanson,
Shédiac, 9 nov. 96—ac Propriétaire.

CE N'EST PLUS

DANGEREUX!

La diarrhée, le choléra, la dyssenterie, les crampes, les douleurs sont instantanément guéries par le le

Panacée de Pendleton.

HALIFAX, 1ER AOUT 1895.

C. H. PENDLETON, Esq.

Cher monsieur,—J'ai eu une très sévère attaque de diarrhée, et le docteur a tout essayé pour l'enrayer. Rien ne faisait, et il me recommanda finalement le PANACÉE DE PENDLETON en disant que si cela ne me guérissait point j'étais flambé. Le quart d'une bouteille m'a complètement guéri. Je ne veux plus m'en passer.

Votre tout devoué W. E. ROAD.

Pour usage interne et externe, demandez le Panacée de Pendleton, et n'en prenez pas d'autre. Prix 25cts. 7août96.1a

---

Venez voir le bon Marché

—CHEZ—

JOHN O'NEILL,

Moncton.

Vous y trouverez toutes les Meilleures Qualités de FARINE, qu'on détaille à $3 le quart ou montant.

FARINE D'AVOINE, FARINE DE BLÉ D'INDE, SON et MOULÉE au plus fin BAS PRIX. Notre Stock de

GROCERIES

qui toujours excite l'envie de nos compétiteurs et fait l'admiration des ménagères, n'a jamais été si complet, si choisi, si abondant !

Et à bon marché ! Voyez donc :

30 livres de meilleur SUCRE pour $1.
4 livres de beau RAISIN pour 25cts.

Belle MELASSE pour 40cts. Excellent SIROP pour 45cts. Et le Meilleur THÉ de la ville au prix du gros !

En un mot tout est au rabais pour les fêtes

JOHN O'NEILL,
En face de L. Higgins & Co.,
Grand'Rue, Moncton

Charles A. Dickie,

(*Successeur de DICKIE FRERES*)

MARCHAND GENERAL DE

Ferronneries y compris fournitures de voitures, Fer en barre, Acier, Farine, Moulés, Son, Groceries, Faïence, &c Verrerier, et Nouveautés de tout genre,

Grand'Rue - Shediac.
1 mars 92

Gale ! Gale !

Ceux qui sont affligés de cette maladie devraient essayer

ONGUENT de Lawton

CONTRE LA GALE.

Cet onguent est un remède sûr et prompt.

PRÉPARÉ ET VENDU SEULEMENT PAR

A. G. LAWTON

Chimiste et Droguiste,

SHEDIAC, N. B.,

Où l'on trouve toute espèce de Remèdes contre toutes les douleurs et toutes les maladies, et ce à des prix raisonnables.

—Si vous voulez jouir au foyer, achetez un paquet de bon mélange tabac à fumer FONKA. 10cts. 2

FEUILLETON.

1

LA VEUVE DU GARDE

1

LES TZIGANES.

Sur la route, marchait d'un pas alourdi, suivant le degré de fatigue de chacun, une troupe composée de deux femmes, trois hommes et quatre enfants. L'allure de ces bohémiens paraissait à bon droit suspecte, et depuis longtemps ils traversaient des bourgs et des villages sans trouver un maire assez imprudent pour leur permettre d'y camper.

La tente était portée par une femme. Les piquets en croix sur le dos, la dure toile roulée, elle se traînait courbée en deux sous le faix ; la seconde caressait un paquet posé sur son épaule. Des hommes, à l'allure nonchalante, traînaient par leur chaîne de fer deux ours somnolents, dodinant leur grosse tête, et poussant de temps à autre un grognement épouvantable. Le troisième, un tambour de basque à la ceinture, et une espèce de flûte en bandoulière, semblait le chef de la troupe.

Basanés, hauts de taille, avec des yeux luisants, des dents de loup, des lèvres rouges, ils avaient plutôt l'air de guetter une proie à leur convenance que d'espérer de gagner honnêtement quelques sous en faisant danser Kosko, l'ours brun, et Kaber, l'ours blanc.

Décidés à ne point payer leur logement dans une auberge, et pris d'un impérieux besoin de repos, ils quittèrent la grande route au coude qu'elle décrivait à gauche, et s'enfoncèrent dans le bois dépouillé.

Les bissacs de toile, jetés sur l'épaule des conducteurs d'ours, renfermaient des provisions suffisantes pour le repas. Sans doute, les bohémiens couraient risque d'être arrêtés par un garde champêtre, et de trouver, dans la prison de la ville voisine, un logis pour la nuit ; mais ils préféraient braver cette mauvaise chance que d'essayer de se procurer un gîte.

Bientot l'étrange caravane disparut dans un sentier à peine tracé dans la forêt.

On y avait fait depuis peu une coupe de bois, et ils ne tardèrent pas à gagner un vaste espace couvert de troncs auxquels la hache semblait avoir fait des blessures saignantes. Plus loin, de grosses branches, débitées par tronçons d'une égal longueur, formaient un tas régulier, mètré pour la vente.

Ailleurs, des fagots moussus, coupés au chevalet, formaient une belle symétrie. Les bûcherons avaient dressé un bâtiment fruste, sorte de blockhaus, sous lequel, durant les pluies, ils se mettaient à couvert. Tout près, des huttes en forme de gigantesques taupinières servaient aux charbonniers. On apercevait, de distance en distance, de grands espaces noirs sur lesquels restaient de menus charbons.

Cet endroit ressemblait à un campement abandonné.

Quand ils le découvrirent, les bohémiens poussèrent un cri guttural et manifestèrent leur joie d'une façon bruyante.

Ils avaient un abri pour la nuit. Nul ne s'aviserait de parcourir ce bois dévasté, et ne les découvrirait au milieu des fagots, des bois et des huttes. Si quelque passant apercevait la silhouette de l'un d'eux, il le prendrait pour un des travailleurs de la forêt

La femme chargée des piquets et de la tente s'arrêta sous le toit chaume, et jeta son fardeau à terre, tandis que la seconde, s'agenouillant, détacha lentement les courroies de cuir retenant le paquet sur son épaule, défit ce paquet avec des précautions inouies, et tira d'un amas de loques dans lequel il semblait plus enseveli qu'enveloppé, un enfant chétif, miné par la fièvre et paraissant n'avoir que le souffle. Elle se pencha sur le petit être dont les prunelles noires s'attachèrent à ses yeux avec une expression désespérée. On eût dit que l'enfant comprenait qu'il allait mourir.

Certes, elle était loin d'être belle cette femme en guenilles, au visage terni, aux membres maigres, à l'échine courbée ; à cette heure la maternité aux abois mettait sur sa face à demi bestiale un rayonnement si intense, qu'il transfigurait ses traits durs.

Quand elle eut arraché des herbes sèches et de la mousse pour dresser le lit de la petite malade, elle plia sur elle une couverture rayée de couleurs vives, lui adressa des mots pleins d'amour dans une langue barbare, puis, comprenant, aux plaintes sourdes de sa compagne, que celle-ci se plaignait de rester seule chargée de la besogne, elle quitta l'enfant et se dirigea vers Voïna.

Raski arriva, et fixa aux poteaux soutenant le toit de chaume la chaîne des deux ours, dont la lourde tête se balança gravement au-dessus de la couche improvisée de l'enfant.

Voïna venait d'envoyer les trois autres petits à la recherche de débris de charbon abandonnés près des huttes. Avec la rapidité des aventuriers et des sauvages, accoutumés aux campements journaliers à travers les grands chemins, les bois et les rochers, la bohémienne choisit trois perches dont un coup de sarpe aiguisa l'extrémité, les enfonça dans le sol, y fixa de la marmite, envoya l'aîné des garçons puiser de l'eau dans un réservoir formé jadis par l'exploitation d'une carrière, puis quand il fut revenu, l'outre de peau de bouc à l'épaule, alerte et vif sous son fardeau, Voïna précipita dans la marmite la moitié d'un jambon, un chou, des carottes, une poule sommairement plumée, ajouta une poignée de sel, et chargea l'enfant d'attiser le feu.

Elle devait procéder au rangement du campement.

Les toiles de tente abritèrent un angle du hangar contre le vent et quelques ustensiles de terre et d'étain furent placés sur une large pierre.

Quand tout fut prêt, Mathia retourna près de l'enfant.

Elle s'accroupit tout prêt et se mit à chanter d'une voix basse et triste. La petite interrompit sa plainte pour l'entendre, et, de temps à autre, ses bras maigres se levaient vers elle. Alors Mathia la couvrait de caresses, accompagnant les manifestations de son amour maternel de gestes bizarres auxquels, sans nul doute, elle attribuait une influence magique, et d'incantations capables d'endormir la douleur.

Raski, son mari, assis à terre près de Kaber et de Kosko, fumait silencieusement sa pipe. Il venait de tomber dans la paresse somnolente qui semble propre à ces races touchant de si près l'Orient qu'elle en ont pris la nonchalance fataliste. Les soupirs de son enfant, l'angoisse visible de la mère, ne paraissait nullement l'émouvoir, et le regard qu'il jetait sur l'un des alertes garçons courant à travers les amas de fagots, de huttes abandonnées et les grands arbres semblables à des squelettes végétaux couchés à terre, prouvait qu'il préférait Moreno à l'être rachitique que l'amour passionné de sa mère restait impuissant à rattacher à la vie.

Dans l'âme de Mathia, au contraire, la tendresse pour l'agonisante grandissait en proportion de ses souffrances. Est-ce que le robuste Moreno, le préféré de Raski, le maître dur, l'époux irascible, avait besoin d'elle ? Il savait déjà sauter sur le dos d'un cheval, le gouverner, faire avec lui des courses folles, semblable à un jeune centaure. Il dressait les ours, il osait les châtier. Oh ! Moreno serait un vrai Bohémien, libre d'allures, poursuivant les traditions de la tribu. Mais Néra, malingre, pâle, gardant à peine le souffle, celle-là n'avait que sa mère ; et comme si l'âme ardente et précoce brûlait et consumait le corps chétif, Mathia trouvait en Néra des élans d'une tendresse au-dessus de son âge. Elle lui balbutiait des mots dont la profondeur la surprenait et l'épouvantait. Quand ces deux rebutées se regardaient, elles échangeaient tout leur cœur avec ses angoisses, ses souffrances cachées et les appréhensions de l'avenir.

Elles se comprenaient et se complétaient. Qu'importait à Mathia, quand elle tenait sa fille dans ses bras, que Raski la traitât durement et brisât un bâton sur ses épaules !

Raski, à la taille colossale, aux traits superbes dans leur sauvagerie, à la voix sourde, était bien véritablement né pour être le chef d'une tribu vagabonde ; il aimait pardessus tout la liberté et le grand air. Sobre comme la plupart des hommes de sa nation, il était cependant capable de se livrer à des orgies folles ; mais tandis que ses compagnons roulaient à terre ivres morts, lui les regardait avec une pitié dédaigneuse. Dans sa tribu, car cette tribu ne se bornait point au petit groupe dont il avait en ce moment le commandement, on l'appréciait autant qu'on le redoutait. Il jouait du couteau d'une façon terrible, et ceux qui comparaissaient devant sa justice savaient que sa rigueur égalait son impartialité.

Raski avait épousé Mathia sans l'aimer. Fille d'un homme qui lui avait sauvé la vie, Mathia, même alors qu'elle entrait dans sa quinzième année, n'avait jamais été jolie. On lui reconnaissait seulement une certaine grâce sauvage, semblable au charme des fleurs des bois, au goût un peu âpre des baies des prunelliers. Si l'on avait consulté Mathia, peut-être aurait-elle témoigné quelque frayeur à la pensée de se donner Raski pour maître ; mais la fille de Bohême, élevée dans la servilité et l'obéissance des femmes d'Orient, n'a jamais le droit d'opposer un refus à la volonté de son père. Un matin, Raski fut fiancé à Mathia ; on les maria quelques jours après, et l'unique souvenir que la nouvelle épousée garda de cette fête fut que, durant la nuit qui suivit la cérémonie, les hommes chantèrent et burent, tandis que les femmes dansaient au son du tambour.

Dès qu'elle vit sa destinée liée sans retour, Mathia s'efforça d'aimer son mari.

Mais Raski, en la prenant pour compagne, obéissait seulement à un devoir inspiré par la reconnaissance ; il n'essaya pas même de mériter la tendresse de Mathia. Il aurait voulu pouvoir être fier de sa beauté. Alors, comme ses compagnons, il eût risqué des coups hardis afin de voler des bijoux pour elle. Mais Mathia, se sachant laide, s'habillait de couleurs sombres, marchait dans la vie avec une gravité attristée.

Cependant, elle ne tarda point à comprendre qu'elle aurait sa part de bonheur. Dès que l'espoir de la maternité lui vint, sa vie fut changée.

Elle n'envia ni les coquettes filles de la tribu, ni les femmes qui la regardaient avec un dédain méprisant. Ne serait-elle pas bien vengée de ces misères quand elle aurait un bel enfant ? Elle vécut des mois entiers dans cette espérance, son âme s'amollir, et son cœur se fondre au dedans d'elle-même. Si la troupe campait dans un village, Mathia rôdait autour des groupes d'enfants, les embrassant, leur parlant dans sa langue étrangement musicale, ressentant une joie extrême à les contempler, à entendre les grands éclats de joie. Elle songeait alors : mon fils aura les yeux de celui-ci.. le sourire de celui-là...les cheveux frisés de cet autre...mon enfant sera fort et superbe ! et je paraîtrai belle quand je le tiendrai couché sur mon sein.

Mais lorsque les femmes voyaient Mathia la bohémienne s'approcher des petits sortant de l'école, ou jouant sur la route au milieu des vols effarés des oies, des canards et des poules, elle s'abattaient brusquement au milieu de la troupe d'enfants, les saisissaient par la main, en jetant sur Mathia des regards soupçonneux, et distribuaient d'une façon prodigue des gifles maternelles, afin d'inspirer aux innocents une salutaire horreur des femmes de bohême, capables de les voler pour en faire des larrons et des bateleurs.

Plus d'une fois, Mathia s'assit à terre, prise de chagrin, et versant de grosses larmes, quand elle comprenait quel soupçon on osait porter contre elle. Elle était alors tentée de s'écrier :

—Pourrais-je faire du mal aux enfants quand j'attends celui que je bercerai bientôt de mes chansons de tzigane.

Au fond de son âme, elle comprenait cette terreur des mères. Ne savait-elle point que plus d'une fois Raski avait entraîné de pauvres petits loin du pays et de la famille pour les dresser à d'infâmes métiers ! Jamais elle n'avait consenti à se rendre complice d'enlèvements semblables. Elle aurait cru porter malheur à l'enfant qu'elle attendait toute palpitante comme s'il allait lui apporter une revanche de sa jeunesse perdue, de sa vie manquée au gré de son cœur et de ses rêves.

Pendant une halte dans une ferme, où par hasard on avait consenti à leur donner l'hospitalité, Mathia mit Moreno au monde.

Depuis longtemps, ses doigts naïvement inhabiles à la couture assemblaient des lambeaux d'étoffe, confectionnant une étrange layette, qu'on aurait cru destinée au fils de quelque arlequin de la comédie italienne. Tout ce qu'elle pouvait se procurer de satins brillants, de soies vives, de franges d'or, de pasquilles s'étalait sur les béguins et les petites robes. Elle eût voulu l'habiller d'un rayon de soleil, des nuances des fleurs des champs. Elle mendiait des bouts d'étoffe, des toiles fines, presque usées, pour les petits membres de celui qu'elle chérissait déjà passionnément. Plus d'une femme la faisait alors entrer chez elle, fouillant dans les armoires, et lui livrant des paquets de vieux vêtements. En reconnaissance, la tzigane prédissait à la ménagère compatissante la destinée de ceux qu'elle aimait ; elle regardait dans les astres, étudiait les lignes de la main, faisait bouillir des herbes et combinait des parfums, afin de chercher dans le vol léger de la fumée une indication sur l'avenir.

Raski attendait son fils stoïquement, et riait des préoccupations de Mathia.

Est-ce que dans la tribu on avait coutume de s'occuper autant de la naissance d'un enfant bohême ?

Sa mère, au moment où il poussait son premier cri, l'enveloppait d'un lambeau quelconque, le cachait dans son giron, et, durant une année, elle le devait porter, tantôt à son sein, tantôt sur son dos.

De l'heure où il pouvait marcher, le sentiment de la maternité s'affaiblissait. Les hommes s'emparaient de l'enfant, et commençaient son éducation. Il fallait qu'il apprît à escalader les murs, à forcer les portes d'un poulailler, à étrangler la volaille ; à insinuer ses petites mains dans les poches des paysans les jours de foire. Plus tard, le garçon bohême apprenait à limer les dents des chevaux, à changer, au moyen d'ingénieuses teintures, la couleur de leurs robes, afin que ce maquillage rendit impossible à leurs propriétaires de les reconnaître. L'adolescent devenu homme, la mère devenait pour lui une créature comme presque toutes les autres. D'amour il n'en gardait guère, apprenant le dédain pour la femme, en même temps que l'admiration pour ce qui est hardi, fort et beau. L'enfant tzigane aurait rougi de rechercher la société de sa mère.

Les femmes se résignaient, mais le combat était souvent difficile et dur. Mathia en avait vu pleurer.

Mais quand elle tint son enfant contre sa poitrine, quand elle sentit le souffle frais du petit être passer sur elle comme un rafraîchissement et une compensation de ce qu'elle avait enduré, de ce qu'elle souffrirait encore, Mathia ne songea point qu'elle allait le garder sur son sein comme un bouquet, durant des mois et des mois encore. Raski vint voir son fils, le trouva superbe et comme les bohémiens se trouvaient aux environs d'une ville dont l'exploitation promettait de beaux profits, toute la troupe but à Mathia pâlie, à Moreno ouvrant de grands yeux noirs étonnés, déjà graves, et ne semblant avoir peur ni des visages basannés, ni des cris rauques. Raski humecta de vin et d'eau-de-vie les lèvres de son fils, et le petit ne pleura pas.

—Il deviendra un fameux romanichel ! dit-il.

Mathia fut heureuse, Raski se montrait moins dur. La mère se fit coquette pour l'enfant. Elle eut souvent un beau sourire sur les lèvres. Pendant les longues haltes, elle improvisait pour lui des couplets interminables, racontant le bonheur d'une femme qui tient dans ses bras le plus joli des fils de bohême. Cette ignorante trouvait des mots charmants des expressions exquises La poésie lui venait avec un afflux de joie. Durant ses pérégrinations sans fin à travers la France, elle le portait sur son dos dans une sorte de corbeille ; quand il fut plus fort, elle noua ses bras à son cou, et sentait doubler ses forces sous la pression tendre de ce vivant collier. Oh ! comme elle aurait souhaité qu'il ne grandit point et qu'on la laissât chargée de ce doux fardeau d'amour ! Mais le père voulut l'avoir à son tour, et il sembla à Mathia qu'il le lui volait. Ce fut une lutte sourde, dans laquelle elle eut le dessous et dont elle garda une profonde rancune.

A CONTINUER.

FATHER KOENIG'S NERVE TONIC

Une Lettre de Montréal.

(7)

Le True Witness et Chronicle, Montréal, Can., publiait le 24 Octobre, 1888 :—Nous recevons une lettre d'un de nos citoyens bien connus, Mr. E. Boivert, qui nous dit que sur la recommandation du Très Rev. M. Marchand, de Drummondville, il fit usage du Tonique Nerveux du Père Koenig contre cette terrible maladie, les attaques nerveuses, que quelques bouteilles le guérirent après qu'il eût souffert pendant 8 ans, il recommande fortement à tous ceux qui souffrent de maladies nerveuses d'essayer ce remède.

Paroxysmes Affreux.

CARTHAGE, OHIO, Jan., 1894.

Nous avons fait usage avec les meilleurs résultats du Tonique Nerveux du Père Koenig, c'est surtout dans les cas d'hystérie qu'il en supprime les paroxysmes affreux.

SŒURS DU BON PASTEUR.

GRATIS Un Livre Precieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette medecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à $1 la bouteille ou 6 pour $5.00.

AGENTS:
E. McGALE, 2123 Notre-Dame, Montréal
LAROCHE & CIE., - - Québec

Vous n'êtes pas tenu

De me payer argent comptant si vous désirez vous acheteres un bonne

MONTRE

Puisque je suis prêt à vous vendre une sur le

Système de Versements

J'ai un gros assortiment de

Montres

D'OR, AMALGAME D'OR, ET D'ARGENT,

pour

Dames et Messieurs.

Ecrivez pour avoir nos prix et nos termes.

K. BEZANSON,
Magasin de Bijouteries et de Musique.
258, 260 et 268 Grand'Rue,
Moncton. N. B.

Magasin Blanc

DE BARKER

MONCTON ET CHATHAM

La Maison dont les Prix sur les Epiceries et le Thé sont les plus réduits dans les Provinces Maritimes

SUCRE détaillé au prix du gros.

Bonne FARINE de famille Virgins,	$4.35
" " blanche,	3.75
FARINE de BLÉDINDE, poche,	.97
Bon THÉ, 8lbs. pour	1.00
Meilleur, 7lbs. pour	1.00
Extra bon, 4lbs. pour	1.00

ET UNE FOULE D'AUTRES BONS MARCHÉS.

Nous sommes à la tête : laissez faire ceux qui peuvent suivre.

Barkers,

Moncton, Chatham.

.C. VAUTOUR,

MARCHAND DE NOUVEAUTÉS GROCERIES, PROVISIONS, FERRONNERIES, ETC

RICHIBOUCTOU, N. B.

Assortiment toujours au complet. Importations quotidiennes. Vend à grand marché. Pratiques servies avec ponctualité et exactitude. Le public le trouvera son prod. à autres

---

Grain de Semence.

Au Comptant ou à Crédit.

A VENDRE :

8000	boisseaux d'AVOINE,	
300	"	BLÉ blanc de Russie
600	"	BAILLARGE
200	"	SARRAZIN
100	"	GRAINE DE MIL du pays
100	"	GRAINE DE MIL d'Ontario

Termes—Au comptant ou à crédit

O. M. Melanson.
Shédiac, 1er avril 1897. ac

Bois de Construction!

Le soussigné est agent d'une grande fabrique d'Oxford faisant une spécialité de

PORTES, CHASSIS,
CLAPBOARD, BOIS A PLANCHER,
PLANCHES A DOUBLER,
CORNICHES, MOULURES,
ETC., ETC.

On fabrique sur commande, quand on désire. Le tout au plus bas prix. Venez me voir si vous avez besoin de quelque chose en fait de bois de construction.

Julien Cormier.
Shédiac, 12 avril 1897.

LE MONITEUR ACADIEN

Contient toujours les dernières nouvelles et est le journal le meilleur marché publié dans les provinces maritimes. Paraît deux fois par semaine pour $1 par année, payable d'avance. Abonnez-vous au

MONITEUR ACADIEN.